



ACTION !

Postface de Serge Bromberg

PASSE PARTOUT

Quand Jean-Devaivre a entrepris de rassembler ses souvenirs, le premier titre choisi pour le récit de cette carrière si particulière fut « Quel métier de Chien ». Je m'attendais donc à une évocation pleine d'amertume, de déceptions et de moments difficiles.

Or de la découverte de la singulière destinée de ce personnage passionnant, passionné et si singulier, l'on ressort au contraire avec une énergie et une jeunesse nouvelles, et l'envie d'être plus actif encore pour mettre le Monde en conformité avec des objectifs simples. Ne jamais tricher, apprendre et inventer chaque jour, aider et s'entraider car l'homme seul est prisonnier, faire confiance à sa bonne étoile et construire, défendre ou inventer ce qu'on sait être juste.

Ce livre est le récit de l'apprentissage et de la carrière d'un cinéaste sincère, et l'affiche est alléchante. Dans les rôles principaux, de Pierre Fresnay, le premier Monstre sacré, à Eric Von Stroheim, intransigeant et généreux, on croise pèle mèle Georges Méliès ou Louis Lumière, les Colonels de Gaulle et Michel Debré, André Malraux ou Marcel Griaule, Henri Diamant Berger, Federico Fellini ou Orson Welles.

J'ai découvert Jean de Vaivre lorsque Bertrand Tavernier, qui en a filmé par la suite l'histoire pendant la guerre dans son formidable « Laisser passer », lui a recommandé de s'adresser à moi pour remettre en état les pistes son de La Ferme des Sept Pêchés et La Dame d'Onze heure.

Depuis, j'ai découvert le héros de guerre, le compagnon de Maurice Tourneur sur qui les metteurs en scène successifs se sont reposés, l'assistant zélé n'hésitant pas à se jeter dans le vide lorsque le cascadeur hésitait (tricherie), l'inventeur boulimique qui débuta en faisant des bandes annonce vendeuses de films souvent médiocres (tricherie encore).

Puis, rapidement, nous avons plongé dans les vieilles boîtes entreposées dans un abris de jardin, ouvrant – et découvrant – des images et des sons restées dans l'obscurité de boîtes de fer blanc rouillé. Avec son neveu Charles, nous avons entrepris de recoller les séquences désolidarisées par des bandes adhésives desséchées. Plan par plan, nous avons repris son projet de film

inachevé parce que, une fois de plus, la fatalité s'était mise en travers du chemin.

Ce que j'aime chez Jean, c'est sa sincérité et son obstination. Il n'est pas de vent favorable pour celui qui ne connaît pas son cap. Eh bien Jean, lui, sait à chaque instants pourquoi il est – ou il n'est pas – en train de tourner, connaît les secrets de la caméra, ce qu'il doit faire pour obtenir le résultat optimal en restant dans une économie raisonnable.

Pas de plan de carrière, ni de trace à laisser dans l'histoire chez cet éternel jeune homme. Ce qui est prodigieux, c'est cette même capacité à comprendre et entreprendre aujourd'hui qu'il avait à vingt ans.

Comment ne pas jubiler en écoutant le récit de ce jeune obsédé de pellicules anciennes, un certain Henri Langlois, qui dépannait les productions françaises désargentées en fournissant un plan intournable « emprunté » à une vieille copie de film Américain ? Ou encore apprendre le destin des chemises usées de Pierre Colombiers ? Ou encore écouter le récit de rencontres avec des maîtres, de Jean Cocteau à Riccardo Freda, de Jean Wiener à Joseph Kosma, de Paul Louis Courier à Cecil Saint-Laurent ?

On connaît tous aujourd'hui le Jean Devaivre héros de guerre, qui resta fidèle à ses principes en acceptant de travailler pendant l'occupation à la Continental, la société de cinéma allemande, pensant qu'il pourrait être plus utile à l'intérieur des lignes ennemies que dehors. Mentir sans tricher avec soi-même, suivre une certaine idée de ce qu'on sait être son devoir sans abdiquer une furieuse passion pour un cinéma curieux, honnête, populaire et exigeant.

Mais celui qui refuse de mentir est souvent piégé par cette intégrité. Personne n'a dit merci à Jean pour les risques insensés pris au début des années 40, personne ne l'a soutenu lorsqu'il dut s'affronter à des vedettes ou des producteurs capricieux pour suivre ce qu'il savait être le mieux pour servir son idée du cinéma, et nul n'a pris la parole pour aider Jean, mis pour des raisons absurdes sur les listes noires des banques et des producteurs de cinéma, à refaire les films dont il rêvait.

Jean Devaivre n'aura pas été un cinéaste prolifique, ni même probablement un grand génie du cinéma. Il fut simplement un homme sincère et compétent, sur qui les plus grands savaient qu'ils pouvaient compter. Même par grand vent, il a su ne pas plier, rester fidèle et vrai, sans haine, répondant à chaque échec par une nouvelle tentative.

Aujourd'hui, certains de ses films sont encore en péril. ALERTE AU SUD, dont on parle au présent dans ce livre, n'existe plus dans ses couleurs d'origine que dans une copie 16mm extrêmement médiocre. Tout le matériel 35mm, tourné en Gevacolor, est devenu rose, et les couleurs originales n'existent plus. D'autres films, inachevés, attendent de savoir qui gagnera la course contre le temps, entre le restaurateur zélé et le syndrome du vinaigre, signe de décomposition inéluctable de la pellicule acétate. Certains court-métrages, enfin, sont totalement perdus, car les sociétés de production et les

laboratoires cinématographiques qui les ont fabriqués ont disparu corps et biens.

Tricheries.

J'ai souvent pensé à l'influence croisée de ces trois destins de La Grande Illusion, Jean Gabin/Maréchal, simple lieutenant ne cherchant qu'à fuir de sa cellule pour reprendre le combat, Pierre Fresnay/de Boïeldieu et Eric Von Stroheim/Rauffenstein, officiers de carrière dans les armées françaises et allemande, jouant le jeu de l'honneur, de la patrie et d'une certaine et grande idée du devoir.

Comme vous le découvrirez dans l'histoire de cette vie incroyable, Jean Devaivre se situe à la croisée de ces chemins-là, entre trois personnages condamnés à être côte à côte, mais qui évoluent pourtant dans des logiques désuètes et totalement incompatibles. Il n'a pas su choisir entre le fin politique qui sait s'adapter au principe de réalité, et ce fier héraut d'une certaine idée de la vie, intègre et souvent cassant, mais obstiné et certain de ce qui est juste.

Tricheurs, ces cinémas qui coupaient les billets en deux pour détourner 50% de la recette. Tricheuse Martine Carol qui se teintait les cheveux et fut découverte dans la seule prise acceptable d'une scène de bain, Tricheur, ce homard avec deux pinces gauches ! Tricheurs, ceux qui glissent de l'huile de Ricin dans le jus d'ananas. Tricheuse, cette actrice qui simula un suicide du haut du pont de l'Alma après avoir averti la presse pour assurer sa promotion. Tricheurs encore, les auteurs de films qui s'inspirent d'histoires connues et crient à l'œuvre originale (comme en furent justement suspectés les auteurs de La Grande Illusion). Tricheurs toujours, le producteur Robert Sussfeld qui, même après les pires catastrophes, restait fidèle à sa devise, inscrite sur une bague fétiche : « Toujours Sourire ».

Dans le monde du Cinéma, fait d'illusions, de faux semblants et de tricheries, la droiture et la naïveté de Jean Devaivre n'avaient peut-être pas leur place. Et si on a fait appel à ses compétences, il n'a pu compter que sur ses propres forces (et celles de Simone, son épouse) pour exprimer l'ampleur de son talent et la richesse de son imagination.

Jean Devaivre a fait son devoir. Il est resté fidèle à son idée de ce qui est juste (comme ces deux images d'Alerte glissées dans le costume d'Eric Von Stroheim) et de ce qu'il aimait dans le cinéma. Son récit se lit en palpitant, comme l'aventure improbable d'un Bibi Fricotin de vieille noblesse, qui se met dans les situations les plus impossibles, certain qu'au dernier moment, le scénariste de sa propre existence aura l'idée d'un coup de théâtre salvateur.

Sur 90 ans d'une vie bien remplie, ce livre retrace seulement 30 ans de vie professionnelle, et quelques années de résistance. Et pour paraphraser Boïeldieu et Rauffenstein, si Jean admet aujourd'hui qu'il a été maladroit, et qu'il n'a pas d'excuses, il n'est certainement pas le plus à plaindre, car il n'aura pas traîné – loin s'en faut – une vie inutile.

Piégé entre deux logiques, évoluant – mais souvent trop tard – entre des mondes qui changent, Jean De Vaivre a certainement eu une destinée anachronique. Mais constant et fidèle, travailleur et inventeur, héroïque et modeste, fou et trop raisonnable à la fois, il aura jusqu'à aujourd'hui su rester ce qui, pour moi, compte le plus au monde : un homme libre.

Serge BROMBERG,
2002.